

L'ombre de Cybèle

Julien Guimard

REMERCIEMENTS

Un immense Merci à mes proches ayant joué le jeu de la relecture, de la correction, des conseils... : Magali, Jean-Michel, Caroline, Anaële, Marika, Michèle, Astrid...

Merci Daniel d'avoir tout de suite cru en ce livre et en ce projet.

Merci Aurélien pour cette si belle page de couverture,
ton professionnalisme et ton amitié.

Merci à vous, qui commencez ce livre, de lui donner enfin vie.



"Modernités Latines" est un ensemble de travaux et de ressources
autour des caractéristiques du modernisme universel dans les pays latins :
épure, mais respect de l'histoire, fusion avec la nature, ouverture à la spiritualité.

Édition : Daniel Bombert moderniteslatines@orange.fr

Tous droits réservés - All rights reserved.

Illustration de couverture : Aurélien Prudhomme

Copyright 2020 Julien Guimard

ISBN : 978-2-9572180-1-1

*Première
partie*

1

- Croyez bien que ma vie n'a plus beaucoup d'importance. Vous arrivez trop tard.

Sa voix avait vacillé. Jacques Lambert regrettait la fièvre avec laquelle il avait prononcé ces paroles. Il aurait voulu rester digne. Malgré la torture. Malgré l'effroi qui envahissait encore chacune de ses cellules d'avoir cru périr noyé. Le souffle lui manquait pour cracher à la figure de son bourreau la salive et le sang qui congestionnaient sa bouche. Lambert releva les yeux. Par défi.

- Allons, allons... Monsieur le député ! Ne faites pas comme si vous saviez de quoi vous parlez. Tout le monde a son point de rupture ; vous aurez le vôtre, je vous assure. Et vous me supplierez lamentablement vous aussi. « Et je vous ai tout dit... ! », « Et je vous le jure... ! », « Achevez-moi ! S'il vous plaît... ! ».

- Connaissez-vous vos employeurs ? le coupa Lambert. Savez-vous de quoi ils sont capables ? Ils se retourneront contre vous dès qu'ils n'auront plus besoin de vos services. Ils ne laisseront pas de traces... Vous le savez n'est-ce pas ?

Jacques Lambert, cette fois-ci, avait presque hurlé. Pour se rattraper et

appuyer sa détermination bien sûr. Mais surtout parce qu'une seule pensée l'obsédait : prévenir Romane du danger. Sa nièce risquait à tout moment de jouer les invités surprises... Et un tueur à gage, de toute évidence, n'appréciait pas les surprises.

- S'il vous reste encore la moindre petite larme de libre-arbitre, reprit-il, écoutez ce que j'ai à vous dire sur vos supérieurs...

- Non pas de ça, s'il vous plaît ! Vous me décevez Lambert. Finalement, vous réagissez comme les autres lorsque la mort vous guette. Certains essaient de m'attendrir, d'autres de m'acheter. J'espérais qu'un homme de votre statut aurait un peu plus de classe.

L'homme recula de quelques pas. Il saisit une mallette métallisée qu'il vint déposer sur la table basse. Il l'ouvrit en un clic avant de reprendre.

- Mon boulot me tient à cœur, voyez-vous ? Tout comme le vôtre, je suppose. J'apprécie par-dessus tout, lorsque le moment vient enfin de rentrer chez moi, qu'une journée se soit passée comme je l'avais planifiée. Et j'ai cette désagréable impression que vous risquez de me gâcher ce petit plaisir. Je vais vous faire une confidence : à force de voir des gens pleurnicher pour sauver leur peau j'ai bien peur d'être devenu totalement insensible.

Le tueur, tout en parlant, surjouait l'hésitation, présentant ainsi chacun de ses ustensiles de torture à sa victime.

- Vous ne m'impressionnerez pas ! Écoutez-moi ! Pour une fois dans votre vie, soyez maître de votre destin. Je vous en donne l'occasion.

- Bien ! Ce n'est pas que je m'ennuie mais il se fait tard et je ne suis plus tout jeune. A choisir, j'opte pour une bonne nuit de sommeil plutôt qu'une psychanalyse. Donc si cela ne vous dérange pas, nous allons conclure. Je vais vous le redemander. Une fois. Calmement. Comme si nous étions deux amis partageant quelques confidences autour d'une tasse de thé. Et si cela ne suffit pas, j'enlèverais les gants. Alors Monsieur Lambert. Dites-moi ce que je veux savoir. Où sont ces fameuses preuves ? Où les cachez-vous ?

Jacques Lambert ne dirait rien. Quelle que soit l'intensité de la douleur. Le seuil de l'intolérable avait été repoussé à l'infini lorsque sous ses yeux, à l'aube de ses dix ans, un Kapo avait explosé la cervelle de son père à bout portant dans une cour annexe d'Auschwitz.

L'enjeu était bien au-delà de sa propre souffrance. Une croisée de chemins de l'Histoire, qui adoubaient trop souvent l'éternel recommencement de l'amnésie collective.

- De toute façon, je suis déjà mort. Autant que cela serve à quelque chose...

- Détrompez-vous, la mort est encore loin. Nous n'en sommes qu'à la mise en bouche.

- Je ne vous dirai jamais rien.

- Alors continuons...Jouez encore un peu au têtù, je vois que vous aimez ça. Par quelle main commence-t-on ? La droite ? La g...

Un bruit de vaisselle cassée en provenance de la cuisine interrompt le mercenaire. Jacques Lambert mesura toute son impuissance à travers la solidité des liens qui le maintenaient à sa chaise. Il regarda, horrifié, le tueur se précipiter sur son revolver laissé sur la table basse.

Qu'un vieil homme comme lui meure ce soir n'était pas fondamentalement important.

D'autres prendraient le relais et seraient capables de faire échouer le plan *Cybèle*. Bientôt les projecteurs renverraient l'ignominie de ses instigateurs face à la justice de l'opinion publique.

Mais Romane avait une vie devant elle. Elle ne demandait rien d'autre que d'apaiser un passé douloureux en trouvant enfin sa place dans cet univers. Le député Lambert ferma les yeux. Il priait. Il priait pour implorer tous ces êtres chers partis trop tôt, à Auschwitz ou ailleurs, d'aider Romane à s'échapper. Il priait pour que l'Histoire ne soit pas, encore et toujours, une simple succession d'injustices.

2

Toulon, huit heures auparavant...

Il ne prenait pas forcément plus de place que d'habitude sur son coin de canapé mais Romane avait besoin, ce matin-là, d'encore plus d'espace pour étaler sa lassitude. Elle adorait ce chien mais aujourd'hui même sa compagnie lui était devenue insupportable. L'envie de solitude l'irritait comme une urticaire. Elle-même aurait voulu se foutre à la porte et laisser son âme respirer un peu. Le jeune labrador protesta. Juste pour la forme. Romane l'avait appelé Chatouille, mais l'idée ne venait pas d'elle. Les élèves de l'école maternelle du Mourillon avaient ainsi baptisé leur nouveau lapin. Un gamin, croisé à la boulangerie, à l'heure de la sortie des écoles, avait vendu la mèche, tout excité, avant d'engloutir son pain au chocolat. Romane avait trouvé le nom original et se l'était approprié pour son jeune chien.

C'était une journée fade, identique à toutes celles qu'elle vivait depuis son retour à Toulon. Un jour sans courage. Sans ambition. Et la perspective de descendre à la librairie, au coin de sa rue, pour s'approprier enfin le nouveau Coben n'y changerait rien. Six jours que le maître du polar avait lâché « Peurs noires », son nouveau best-seller. Un

bon indicateur de déprime. Harlan Coben n'attendait pas six jours. Il était le seul à réussir à la surprendre encore. Et ce constat valait pour l'ensemble du genre humain, pas seulement les écrivains. Il restait mystérieux. Intouchable. Un jour peut-être marcherait-elle sur ses pas.

Oui... Sûr ! Regarde-toi ! T'es pas près de l'écrire ton bouquin...

- Ta gueule la petite voix !

« Peurs noires » dormirait dans son pieu ce soir. C'était décidé.

Elle vida son verre de Martini blanc. Le deuxième alors que l'après-midi commençait à peine. La jeune femme se passa instinctivement la main dans les cheveux, à la recherche de longues boucles brunes autrefois si convoitées. Mais depuis la veille, celles-ci gisaient au fond d'un sac poubelle à moitié renversé dans la baignoire.

Romane Parientes en avait marre de sa tête.

Dans un excès de colère, elle avait grossièrement coupé des touffes de cheveux, à l'aide d'une paire de ciseaux mal affûtés.

Elle voulait se faire mal. Toucher son ego. Réagir. Ne plus être ce mollusque amorphe abreuvé de télé. Passer à autre chose. Mais ce coup de sang n'eut pas l'effet escompté. Romane se surprit même à trouver du charme à sa nouvelle coupe qui l'avait encore un peu plus rapprochée de l'adolescence.

Le vieux poste crachait en boucle une purée de navets. Il honorait comme toujours à merveille son statut de mixeur de neurones. Légué il y a bien longtemps par sa mère, il avait encaissé tant de décadence au cours de son existence, qu'il menaçait depuis peu de rendre son dernier souffle.

Rien de grave. Évidemment. Mais tout de même. Ce machin s'avérait parfois bien pratique lorsque, dans les moments d'angoisse, Romane souhaitait libérer son cerveau du diktat de ses pensées.

L'inspecteur Derrick ! Sans déconner Romane... !

Elle sourit malgré elle. Thomas se serait bien foutu d'elle. La bonne vieille série allemande après les infos de treize heures. Un constat implacable. Premiers symptômes d'une légumite aiguë. Et bientôt la bave

au coin des lèvres. Mais il appartenait, lui et tant d'autres choses, à une vie antérieure ; des temps révolus que Romane s'efforçait à présent d'oublier.

Adieu Thomas et vive Derrick !

Elle somnolait. Le sommeil dépannait bien quand plus rien n'allait. Le retour de Paris datait déjà de la semaine précédente. Elle l'avait avancé de quelques jours, invoquant des impératifs administratifs et le harcèlement plus ou moins réel de son conseiller Pôle Emploi. Anna l'avait mal pris. A n'en pas douter. Romane aimait par-dessus tout être en compagnie de sa sœur. Sa présence l'apaisait. Et pourtant, elle gardait le terrible sentiment d'être restée froide alors que tout appelait à la joie et l'émerveillement. Anna avait mis au monde un bijou de petite fille. Elle était mère à présent. Il faudrait faire avec.

Bien sûr qu'il y avait un arrière-goût de jalousie dans la gorge de Romane. Autant ne pas se mentir.

A vingt-huit ans, sa petite sœur avait tout. Un mec sympa, intègre, fidèle. La perspective d'un boulot de journaliste passionnant. Et un enfant maintenant. L'arête restait assez dure à avaler. Et une brouette de mie de pain n'y changerait rien.

Un coup de klaxon la tira d'un rêve désagréable. Le soleil avait abandonné la rue Lamalgue.

19h12. Elle avait trop dormi. Trop tard pour aller à la librairie.

Décidément !

Son chien se vengeait sur sa paire de baskets neuves achetée à Paris.

- Chatouille ! Dégage !

Un lancer de coussin calma un instant les ardeurs du jeune labrador. Pas trop de casse, heureusement. Le combat commençait à peine. Les chaussures n'avaient encore jamais servi.

Pourquoi pas maintenant.

Romane dut encore se motiver quelques longues minutes avant de se décider enfin. Courir procurait à son corps ce que la lecture apportait à

son âme. Une bouffée d'air. Une échappatoire. Une source d'inspiration. Le parcours n'avait pas changé ou presque depuis quinze ans. Elle partait de son appartement, 38 rue Lamalgue, et descendait vers les plages artificielles du Mourillon jusqu'au club de voile. De là, selon son humeur, elle choisissait une course sportive en passant par le sentier des douaniers ou plutôt classique en longeant la corniche du Cap Brun.

Dans tous les cas, lorsque la saison le permettait, elle piquait une tête au petit port de Méjean. Son havre de paix. Elle opta cette fois pour l'option corniche. Elle passerait ainsi devant la maison de son oncle qui autrefois la faisait tant rêver. Elle y venait en vacances quand elle était petite. On ne pouvait pas imaginer, pour un enfant, plus paradisiaque que le jardin d'oncle Jacques. Une balançoire, une cabane en bois, un joli potager, des cachettes introuvables pour faire enrager Anna. Il y avait tout. Incontestablement tout.

Il y avait son père aussi.

Ayant trouvé le cursus universitaire qui lui convenait, Romane s'était réjouie, à la sortie du lycée, de pouvoir descendre étudier dans le sud. Elle avait depuis lors pris l'habitude de rendre régulièrement visite à son oncle. Son autre Coben. Mais depuis quelques années, depuis qu'il avait été élu député européen, il passait plus de temps à Bruxelles ou à Strasbourg qu'en Provence. Elle fût donc agréablement surprise de voir en passant que les volets étaient ouverts.

Son oncle saurait lui changer les idées. Romane franchit la grille sans sonner. Elle sourit en voyant la pancarte « attention au chien ». Le seul animal que son oncle n'avait jamais élevé était une vilaine tortue qui devait d'ailleurs se terrer encore quelque part. Il y avait un chat aussi. Son oncle adorait le câliner. Mais il appartenait au voisin. Elle passa devant la cabane qui avait su préserver jadis tant de secrets de petites filles. Son oncle en avait fait un sauna. Romane s'y était opposée au début mais avait dû reconnaître qu'elle appréciait cette chaleur suffocante, surtout après un bon jogging. Jacques Lambert se balançait sur son rocking-chair,

sous la tonnelle. Il ne l'avait pas vue. Romane allait l'interpeller mais se retint au dernier moment. Elle l'observait. Il était ailleurs. Rien d'inquiétant à première vue. Oncle Jacques, lorsqu'il pensait, gardait le regard vide. Il ne voyait rien, tout se passait dans sa tête. La bouche à peine entrouverte, les yeux braqués sur le sol, il donnait parfois la désagréable impression qu'un court-circuit avait endommagé une fonction majeure, tel un vulgaire ordinateur trop sollicité. Romane, une fois, avait osé le lui faire remarquer. Il s'en était vexé. Elle n'en avait plus reparlé. Pourquoi pas après tout. S'il réfléchissait mieux ainsi. Cette fois-ci pourtant, il y avait autre chose dans son regard.

Une expression parmi les plus simples à déchiffrer.

Il y avait de la peur dans les yeux de cet homme.

3

Le sort décidément s'acharnait sur lui. Après le téléphone, qui avait interrompu une conversation capitale, le distributeur à café cherchait à son tour la confrontation. Il avait englouti une pièce d'un euro sans satisfaire pour autant sa mission et Vincent Felizia s'imagina une seconde démolir l'appareil pour soulager ses nerfs. Faire comprendre à cette foutue machine qu'elle ne serait jamais rien d'autre qu'un simple amas de ferraille et de composants électroniques bon marché. Lui faire cracher sa dette sous la torture. Il se contenta de la secouer mollement, sans réelle conviction, et continua son chemin. Felizia n'était pourtant pas un de ces accros à la caféine risquant de plonger dans les abysses de la dépression si sa dose journalière n'était pas assouvie. Non, il évitait même, en temps normal, le café qui lui laissait un goût trop âcre en bouche et une impression désagréable de déshydratation. Mais Vincent aurait fait n'importe quoi pour que le temps passe plus vite et la machine à café se présentait comme la seule distraction dans le couloir glauque du septième étage de l'Université ; le dernier du bâtiment A. Les bureaux de la direction y étaient installés. En cette rentrée particulièrement agitée, il participait, en tant que représentant du personnel enseignant, à un conseil

de discipline assez délicat, lorsque la réception d'un SMS lui avait fait quitter précipitamment la salle de réunion. Vincent Felizia avait conscience d'être parti au mauvais moment, en plein réquisitoire du Vice-Président de l'Université, à l'origine de la convocation du jeune Nadir Belhadj, étudiant en troisième année d'informatique. Mais le contenu du message ne lui en avait pas laissé le choix. Il avait aussitôt rappelé le numéro affiché et était tombé sur une secrétaire de l'ambassade de France au Pérou. Il s'agissait très probablement d'une erreur, certes, mais quelle que soit l'identité du réel destinataire, on ne lâchait pas des informations de cette nature par un misérable texto. La secrétaire l'avait mis sur attente, le temps de trouver le bon interlocuteur, avant que la communication soit inexplicablement coupée.

Vincent en aurait avalé son téléphone. Après trois tentatives, il tomba à nouveau sur cette femme à la voix légèrement cassée. Puis l'attente, encore, et cette insupportable musique de fond qui n'en finissait plus.

Pour tromper son impatience, Vincent Felizia enchaînait les allers-retours dans un couloir sinistre qui ne l'apaisait guère. Il se frottait énergiquement ses joues mal rasées ; une manière bien à lui d'évacuer le stress. Son pied percuta une chaise et celle-ci grinça bruyamment sur le carrelage démodé. Le bruit raisonna dans tout l'étage ; comme un cri de désespoir, un appel au secours implorant le retour de la vie et de la gaieté dans ce bâtiment sinistre. La porte de la salle de réunion s'ouvrit tout à coup. Un rai de lumière inonda le couloir que seuls les blocs d'issues de secours peinaient à éclairer jusqu'alors. Son ami Liénard venait aux nouvelles. Ne souhaitant pas rentrer dans les détails, Vincent lui fit signe qu'il lui fallait encore un peu de temps.

Liénard n'insista pas. Il referma la porte, plongeant à nouveau Vincent dans les ténèbres. Il regrettait de ne pas pouvoir aller épauler son ami de vingt ans, professeur de biologie moléculaire et élu lui aussi du personnel. Jusqu'à son retour, Liénard serait pratiquement le seul à défendre Belhadj. Le jeune marocain comparaisait, comme dix de ses camarades,

pour avoir « porté atteinte à l'ordre et au bon fonctionnement de l'université en action collective. » Tous étaient impliqués dans les blocages ayant paralysé le campus durant trois longs mois de grève et d'occupation des locaux, au cours de l'année précédente. Dans le climat social de cette rentrée, le risque était réel de vouloir en faire des exemples.

La musique cessa brusquement, laissant place à une voix d'homme rocailleuse. Il s'excusa en premier lieu de l'avoir fait autant patienter. Puis le monde s'effondra.

4

Jacques Lambert n'avait pas côtoyé cette atroce sensation d'irradiation depuis fort longtemps. Le zona était une pieuvre dont les tentacules brûlaient la peau de l'intérieur. Le poison paralysait de douleur tout son flanc droit. Déjà fleurissaient les premières vésicules suintantes sur son épaule. Le nerf, en profondeur, cohabitait avec ce maudit virus depuis plus de six décennies. Vieille relique d'une varicelle qui, dans l'enfance, n'avait pas été assez virulente pour l'immuniser efficacement. Grâce aux comprimés d'Aciclovir délivrés, exceptionnellement sans ordonnance par la pharmacienne, il irait mieux dès le lendemain. Mais cela ne l'empêcherait pas de passer une mauvaise nuit et cette perspective l'agaçait.

Avec l'âge, Jacques Lambert avait pourtant appris à maîtriser ses émotions. Vingt ans qu'il canalisait son stress et sa fatigue pour ne rien laisser transparaître à ce parasite qui était en lui, guettant le moindre aveu de faiblesse pour lâcher son venin. Aujourd'hui, le zona avait remporté le match. Sa dernière victoire remontait à la mort de Pablo, son beau-frère. Le député Lambert se sentait seul. Il se sentait seul et il se sentait vieux. Le rocking-chair dans lequel il s'était affalé, sur la terrasse, n'arrangeait

en rien l'image que Jacques se faisait de lui. Mais il était confortable et avait le mérite de soulager son arthrose. Il caressa sa barbe blanche naissante en soupirant. Plus bruyamment qu'il ne l'aurait voulu. S'il avait eu un paquet de brunes sous la main, il s'en serait grillé une, sans état d'âme. Malgré quinze années de résistance.

Un nombre très restreint de personnes partageait son lourd secret. Bientôt, tout serait rendu public. Le monde saurait. Il fallait frapper un grand coup. Mettre à terre l'ennemi. Surtout ne pas lui laisser l'occasion de se relever. Et si les conséquences de ce grand déballeage se révélaient totalement immaîtrisables comme il le redoutait et bien soit, il en serait ainsi.

Jacques décapsula sa bouteille de bière blanche et but directement au goulot. Trop tiède. Il bougonna. Comme d'habitude, il n'avait pas pensé à en mettre au frigo avant son départ.

Faisait-il le bon choix ? Oui, assurément. Mais il avait peur. La bête s'avérerait d'autant plus dangereuse qu'elle se sentait à présent menacée. Et elle avait tapé fort. Cruellement fort. A cette pensée, Jacques Lambert frissonna. Lui aussi était en danger. Mais rien ni personne ne le ferait abandonner le travail de toute une vie. Il irait au bout. Lambert avait juste besoin d'un peu de temps ; pour réfléchir, pour modifier les plans, suite aux derniers évènements.

Le député s'était donc replié quelques jours chez lui, à Toulon, loin de l'agitation bruxelloise. Il se demandait à présent s'il avait bien fait. La solitude ne lui était d'aucun secours. Même le chat était aux abonnés absents. Il avait pourtant pris l'habitude de venir se fourrer dans ses pattes à chacun de ses retours. Lambert avait fini par s'y attacher.

Leur amitié croissant proportionnellement à la taille de la gamelle, il avait pris soin de garder la veille les restes de son poulet bio, fermant parfois les yeux sur des beaux morceaux de blanc.

Mais le gros chat roux du voisin n'était toujours pas venu ; sûrement déjà gavé par son maître.

Jacques se passa la bouteille de bière sur le front mais n'en tira aucune fraîcheur. Il s'engluait dans ses pensées. Deux années avaient défilé depuis qu'il avait été reconduit dans son mandat de député européen, en juin 2009. Il avait à nouveau basé sa campagne sur la pédagogie car peu de citoyens connaissaient réellement le rôle des institutions européennes. Le député considérait comme un devoir de transmettre l'information là où on le lui demandait. D'une salle de meeting en métropole à la salle des fêtes d'un village de quelques âmes. Sa réélection était indéniablement le fruit de tant d'efforts. Et pourtant, à titre personnel, il s'en réjouissait à peine. Les électeurs fuyaient les urnes. Jamais l'abstention n'avait été aussi forte. Aucun pays n'avait été épargné. Sans électeurs, quelle était au fond la légitimité des représentants élus ?

Mais comment pouvait-il en être autrement ? Le pouvoir avait assez démontré qu'il méprisait le vote si celui-ci n'allait pas dans le sens attendu.

Les peuples choisissaient. Certes. Mais ils devaient choisir bien. Le NON bafoué du peuple français au projet de constitution européenne, lors du référendum de 2005, en avait été le meilleur exemple. Un coup de grâce pour le député Lambert qui devint, au fil des années, un leader de la contestation européenne.

Il but une nouvelle gorgée. Sa bière manquait déjà de bulles.

Bientôt, tout changerait. Il en était convaincu. L'Europe des peuples, lorsqu'elle prendrait enfin conscience de sa force et des enjeux écologiques majeurs actuels serait un phare inébranlable. Jacques Lambert contribuerait à ce réveil collectif. Il mènerait sa mission à son terme.

- Bonjour Tonton !

Jacques sursauta.

- Nom de Dieu Romane ! Tu m'as fichu une de ces peurs !

- Désolée, j'aurais dû sonner. Tu as l'air soucieux...

- Des soucis de vieux. Rien de bien méchant. Allez, monte que je te fasse

la bise. Quoique... tu as l'air d'avoir beaucoup transpiré ; garde plutôt tes distances.

Elle sourit. Romane avait la bouche pulpeuse de sa mère et le regard mystérieux de son père.

Elle était ravissante. Jacques avait du mal à accepter de voir la femme que sa petite protégée était devenue. L'oncle et la nièce faisaient partie de la même planète ; ils se comprenaient. Elle était comme sa fille. Sa visite ne pouvait pas mieux tomber ; elle sauvait une soirée qui s'annonçait bien morose.

- Tu me sers à boire ? dit Romane en s'étirant les jambes sur la rambarde des escaliers.

- Bien sûr ma grande ! Tu as le choix entre une bière pas très fraîche et...un verre d'eau du robinet.

- Va pour la bière. Quand es-tu rentré ?

- Hier. En début d'après-midi. Et toi ? Tu as vu la petite Mathilde alors ? Comment est-elle ?

- Une battante, comme sa mère. Maman dit qu'elle est le portrait craché de papa.

- Et toi ? Tu en dis quoi ?

- Moi tu sais, les ressemblances... Alors pour les nouveau-nés j'te dis pas !

Romane parlait rarement de Pablo.

Sa disparition tragique l'avait profondément affectée mais la petite n'avait jamais rien laissé transparaître. Elle avait par la suite pris la mauvaise habitude d'enfouir au plus profond d'elle-même le moindre de ses sentiments. Certains y voyaient de l'insensibilité, voire de l'indifférence, mais mesuraient-ils réellement ce qu'une gamine orpheline doit endurer pour tenter de se protéger ?

L'un des grands regrets de Jacques Lambert était de ne pas avoir pu suffisamment pallier ce manque ; la vie sociale et affective de sa nièce en aurait très probablement été moins bouleversée.

Il ne lui avait jamais révélé la vérité sur la mort de son père.

Pour la protéger.

- Sinon, quoi de neuf tonton ? reprit-elle. Tu en es où avec Linda ?

Linda était sa tante mais, de mémoire, Romane ne l'avait jamais appelée tata. Jacques n'en comprenait toujours pas les raisons. Quand Romane était une gamine, leur relation était assez froide et Linda en souffrait. Les Lambert n'avaient pas pu avoir d'enfant. Seules les nièces comblaient sporadiquement le vide ainsi laissé. Le temps des vacances. Linda aurait voulu, durant ses brefs instants, se sentir aimée. Anna jouait le jeu mais Romane restait mystérieuse.

Elle avait été bien plus proche de Jacques que de Linda. Peu à peu, sa femme s'était enfoncée dans un mal-être permanent. La mort de Pablo, son frère, n'avait rien arrangé. Elle était convaincue d'avoir raté sa vie puisqu'elle n'avait rien à transmettre. Au lieu d'en parler, elle s'était réfugiée derrière un voile d'indifférence jusqu'au jour où elle décida que son mari était la cause de tout son mal. Jacques Lambert n'était, il est vrai, pas souvent là pour l'écouter pleurer. Surtout durant les dernières années de leur cohabitation. Sept mois qu'elle l'avait quitté. La veille de Noël. Il n'aimait pas en parler.

- Aux dernières nouvelles, elle va bien. Elle est toujours en Argentine. Je crois qu'elle avait un besoin vital de retrouver ses racines.

- J'aimerais lui écrire. Si on y pense, je noterai son adresse avant de partir.

- Ça lui ferait plaisir, j'en suis sûr. Et toi ? Comment vas-tu ?

- Pas grand-chose de nouveau dans ma vie. Toujours en galère de boulot, pas de mec... Le rêve absolu pour une femme de trente-et-un ans...

- Question amour je ne suis pas spécialiste mais pour le travail, ma proposition tient toujours, tu sais ?

- Je sais tonton. Mais je ne me vois pas vivre là-haut. Tu as réussi à me faire aimer Toulon mais tu peux toujours t'accrocher pour que j'aille à Bruxelles. Et puis rester derrière un bureau au parlement européen toute

ma vie... Bref, tu me connais.

Le soleil s'effaçait derrière le grand pin parasol, en fond de jardin. Un couple de tourterelles se cajolait sur la vieille grille rouillée qui servait d'entrée. Jacques s'était promis d'y passer une petite couche de vernis, avant la fin de son séjour dans le sud. Il se leva pour éclairer la terrasse. Romane frissonnait. Il lui proposa de rentrer.

- Tu manges avec moi ?

- Avec plaisir.

Ils s'assirent dans la cuisine, de part et d'autre de la vieille table acajou. Jacques sortit du placard un sac d'aubergines récoltées la veille chez son amie productrice de la Crau. Les dernières d'une année à la fraîcheur précoce. Il installa un vieux papier journal sur la table et proposa naturellement un deuxième couteau à Romane. Le vieil homme replongea vingt-cinq ans en arrière. Romane s'asseyait déjà à cette place, entre son père et son oncle. Tous les trois épluchaient les légumes mais la petite Romane allait bien plus vite que les deux hommes. Eux traînaient en trinquant à leurs retrouvailles. Elle parlait peu, observait beaucoup. Elle riait souvent des bêtises de son père. Pablo parlait trop fort, tel un vrai latin. Il accompagnait parfois ses mots de gestes démesurés pour faire rire son auditoire et lorsqu'il commençait une histoire, il était difficile de l'arrêter. Dans son élan, il en retrouvait parfois sa langue natale, l'espagnol. Jacques soupira. La vie n'était plus la même sans son beau-frère, sans son ami.

La discussion s'aventura comme souvent sur le terrain de la politique. Jacques adorait ces moments d'échanges avec sa nièce. Elle était la passerelle qui lui permettait de comprendre les nouvelles générations.

Mais il parlait trop et sa nièce avait déjà découpé deux fois plus d'aubergines que lui. Il sortit un gros plat en céramique et Romane y déversa une petite louche d'huile de tournesol.

- Tu travailles sur quoi en ce moment ?

La question, pourtant anodine, surprit assez Jacques pour qu'il bafouille

et bâcle sa réponse.

- Heu... Rien... Rien en particulier. Si ! Je termine un projet de texte sur les subventions européennes pour accroître notre soutien à l'agriculture biologique.

Romane avait évidemment capté cette hésitation. Lui cacher quelque chose relevait de l'impossible. Jacques Lambert s'était empêtré tout seul et espérait s'en sortir sans trop de dégâts.

- Rien d'autre ? insista-t-elle ?

- Non. Pourquoi cette question ?

- Non, pour rien... Tu m'as juste l'air préoccupé.

- Je vieillis ma petite Romane, je vieillis.

- Et l'Histoire ? Toujours dedans ?

- A vrai dire, ça va faire un bon moment que je n'ai pas pris de temps pour moi.

- Tu ne peux pas savoir à quel point nos veillées d'Histoire me manquent... J'adorais, quand j'étais petite, m'asseoir près de la cheminée et t'écouter raconter la vie des Incas ou des templiers en sirotant une tisane au miel.

- Quelque chose qu'il faudra qu'on réitère avant que je devienne complètement gâteux...

Jacques déversa les aubergines dans le récipient. L'huile crépita au contact des légumes. Il s'attaqua ensuite aux oignons et rajouterait en dernier un pot de coulis de tomates.

- Il y en a pour une bonne demi-heure de cuisson. Va te détendre un peu dans le sauna si tu veux.

- Ça ne se refuse pas ! J'y vais de suite.

Jacques Lambert aurait ainsi le temps de ranger quelques documents gênants qu'il avait laissés sur la table basse du salon où Romane ne s'était heureusement pas aventurée. Il la regarda s'éloigner. Elle semblait encore avoir maigri. Jacques Lambert réalisa alors qu'il traversait une période critique dans sa vie affective.

Payait-il les pots cassés pour avoir, plus qu'il ne l'aurait souhaité, délaissé sa vie de famille pour sa vie professionnelle ?

Tout semblait à présent s'effriter sous ses pas. Jacques décapsula une autre bière. Il lui manquait, au fond, une épaule pour pleurer. Et dans ce monde aseptisé de toute chaleur humaine, rien ne s'avérait finalement plus précieux.